

MARC LEVY



Une fille comme elle

ROMAN

ROBERT LAFFONT | VERSILIO

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Et si c'était vrai..., 2000

Où es-tu ?, 2001

Sept jours pour une éternité..., 2003

La Prochaine Fois, 2004

Vous revoir, 2005

Mes amis, mes amours, 2006

Les Enfants de la liberté, 2007

Toutes ces choses qu'on ne s'est pas dites, 2008

Le Premier Jour, 2009

La Première Nuit, 2009

Le Voleur d'ombres, 2010

L'Étrange Voyage de Monsieur Daldry, 2011

Si c'était à refaire, 2012

Un sentiment plus fort que la peur, 2013

Une autre idée du bonheur, 2014

Elle et lui, 2015

L'Horizon à l'envers, 2016

La Dernière des Stanfield, 2017

Marc Levy

UNE FILLE
COMME ELLE

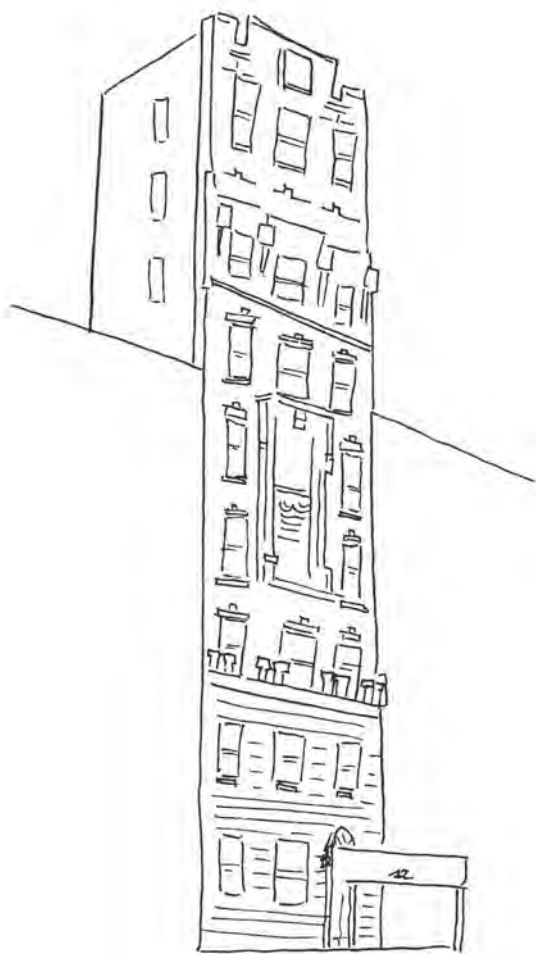
roman

Robert Laffont | Versilio

Illustrations de Pauline Lévêque

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris,
Versilio, Paris, 2018
ISBN 978-2-221-15786-2
Dépôt légal : mai 2018

*À toi ma complice depuis si longtemps.
À mes enfants qui m'émerveillent à chaque instant.*



Mon journal au fil des jours

Le jour où ma montre s'est arrêtée

Il y a d'abord eu cette odeur, comme lors d'un feu d'artifice, et la noirceur qui revient dans la nuit quand le bouquet final s'éteint.

Je me souviens d'avoir entrouvert les paupières et vu les yeux de mon père où se mêlaient la fureur et les larmes. Puis mes parents réunis, se tenant côte à côte, un tableau tellement improbable que j'ai cru à un tour que me jouait la morphine.

L'infirmière prenait ma tension. Il m'arrive le soir en m'endormant de revoir son visage. On m'a parfois complimentée sur mon sourire, mes amis disaient qu'il me donne un certain charme ; celui de Maggie est incomparable. Ceux qui la croisent en dehors de l'hôpital ne voient qu'une femme aux formes généreuses, ceux qui la connaissent savent que ce corps abrite un cœur en proportion, et qu'on ne me dise plus jamais que seule la minceur est belle.

Julius était adossé à la porte, la gravité de son regard m'avait effrayée, il s'en était rendu compte et ses traits s'étaient radoucis. J'aurais voulu faire une blague,

Une fille comme elle

trouver un bon mot pour tous les détendre. J'aurais pu leur demander par exemple si j'avais remporté la course, je suis certaine que papa se serait marré, enfin peut-être pas. Mais aucun son ne sortait de ma bouche – là j'ai vraiment eu peur. Maggie m'a rassurée, j'avais un tube dans la gorge, je ne devais surtout pas essayer de parler, ni même de déglutir. Maintenant que j'avais repris connaissance, on allait me l'ôter. Je n'avais plus du tout envie de faire rire mon père.

Chloé

*

1.

En cette fin d'après-midi, alors que débute son heure de pointe, Deepak a déjà effectué trois voyages. Un aller-retour au 7^e étage pour monter M. Williams, un chroniqueur de la chaîne Fox News. Un autre pour descendre M. Groomlat, le comptable qui occupe un bureau au 1^{er} étage. Et maintenant un trajet vers le 6^e, avec le golden retriever des Clerc, un couple de Français. Leur gouvernante récupérera l'animal sur le palier, confiera à Deepak un billet de dix dollars qu'il remettra aussitôt au promeneur de chiens qui attend son dû dans le hall.

Deepak consulte sa montre, Mme Collins ne tardera pas à l'appeler. La veuve doit s'évertuer à fermer sa porte à triple tour, comme si quelqu'un pouvait pénétrer dans l'immeuble sans qu'il l'ait accueilli. Mais les manies des occupants, au 9^o 12, Cinquième Avenue, font partie de son quotidien ; plus encore, elles le constituent.

Après avoir aidé Mme Collins à retirer sa clé du verrou, il la conduit au rez-de-chaussée avant

de remonter presto au 1^{er}. Mlle Chloé l'attend devant la grille, elle le salue en souriant, elle a dû naître avec un sourire aux lèvres. En entrant dans l'ascenseur, elle lui demande comment s'est passée sa journée, ce à quoi il répond :

– Avec ses hauts et ses bas, mademoiselle.

Mettre la cabine parfaitement à niveau avec les paliers est tout un art. Deepak le fait les yeux fermés, mais lorsqu'il convoie Mlle Chloé, de son bureau au 1^{er} étage vers l'appartement qu'elle occupe au 8^e, il prête une attention particulière.

– Mademoiselle sortira ce soir ? demande Deepak.

Question qui n'a rien d'indiscret, puisqu'il s'agit simplement d'avertir son collègue de nuit, au cas où Mlle Chloé ait besoin de ses services.

– Non, un bain chaud et je file au lit. Mon père est là ?

– Vous le saurez en rentrant chez vous, lui répond-il.

Deepak a deux religions, l'hindouisme et la discrétion. Depuis trente-neuf ans qu'il est liftier dans un immeuble cosu de la 5^e Avenue, il n'a jamais révélé la moindre information sur les allées et venues de ses employeurs, encore moins à leurs proches.

*

Le 9^o 12, Cinquième Avenue, est un immeuble en pierre de taille de huit étages qui compte un appartement chacun, sauf au 1^{er} où se trouvent deux bureaux. À raison d'une moyenne de cinq allers-retours par étage et par jour, la hauteur entre les paliers étant ce qu'elle est, Deepak parcourt 594 kilomètres par an. Depuis le début de sa carrière, il en a effectué 22 572. Deepak conserve précieusement un petit carnet dans la poche intérieure de sa redingote, où il comptabilise ses voyages à la verticale, comme le font les aviateurs avec leurs heures de vol.

Dans un an, cinq mois et trois semaines, il aura parcouru 23 448 kilomètres, soit exactement trois mille fois la hauteur du Nanda Devi. Un exploit et le rêve de toute une vie. La « Déesse de la joie » étant, comme chacun le sait, la plus haute montagne complètement contenue en territoire indien.

Entièrement manuel, l'ascenseur de Deepak est une antiquité, il n'en subsiste d'ailleurs plus que cinquante-trois dans tout New York à être actionnés par une manette, mais pour ceux qui vivent dans cet immeuble, il est le vestige de tout un art de vivre.

Deepak est dépositaire d'un savoir-faire en voie d'extinction, et il ne sait pas si cet état de fait l'attriste ou l'enorgueillit.

Tous les matins à 6 h 15, Deepak entre au 9^o 12, Cinquième Avenue, par la porte de service. Il emprunte les marches qui mènent au sous-sol et se dirige vers son placard dans la remise. Il

suspend ses pantalons trop grands et ses tricots aux couleurs passées et enfile une chemise blanche, un pantalon de flanelle et une redingote dont le plastron arbore fièrement en broderie dorée l'adresse de son lieu de travail. Il lisse ses cheveux fins en arrière et pose une casquette sur son crâne, puis il jette un coup d'œil dans le petit miroir accroché à la porte du cagibi, et monte prendre la relève de M. Rivera.

La demi-heure suivante, il astique sa cabine, d'abord le bois verni avec un chiffon doux et de l'encaustique, puis la manette en cuivre. Monter à bord de son ascenseur c'est faire un court voyage dans une voiture de l'Orient-Express, ou, si l'on relève la tête pour admirer la fresque Renaissance qui orne le plafond, grimper au ciel dans le cerceuil d'un roi.

Un ascenseur moderne coûterait bien moins cher à la copropriété. Mais comment quantifier la valeur d'un bonjour, d'une écoute attentive ? Comment estimer la patience de celui qui règle avec délicatesse les conflits de voisinage, l'importance de celui qui éclaire vos matins d'une parole aimable, vous renseigne sur le temps, vous gratifie d'une pensée le jour de votre anniversaire, veille sur votre appartement quand vous êtes en voyage, vous rassure de sa présence quand vous rentrez seul pour affronter la nuit ? Liftier est bien plus qu'un métier, c'est un sacerdoce.

Depuis trente-neuf ans, les journées de Deepak se ressemblent. Entre les heures de pointe du

matin et de la fin d'après-midi, il s'installe derrière son comptoir d'accueil dans le hall. Lorsqu'un visiteur se présente, il ferme la porte de l'immeuble et le conduit à bord de son ascenseur. Il réceptionne aussi les paquets, nettoie deux fois par jour le grand miroir de l'entrée et les surfaces vitrées de la porte en fer forgé. À 18 h 15, quand M. Rivera vient prendre la relève, Deepak lui confie son royaume. Il redescend au sous-sol, suspend sa chemise blanche, son pantalon de flanelle et sa redingote, pose sa casquette sur l'étagère, réintègre sa tenue de ville, lisse ses cheveux en arrière, jette un coup d'œil dans le miroir et traîne sa silhouette jusqu'au métro.

Washington Square est une station peu fréquentée, Deepak trouve toujours une place, qu'il cède à la première passagère alors que la rame se remplit à la station de la 34^e Rue. Lorsqu'elle se vide à la 42^e Rue, Deepak se rassied, déplie son journal et lit les nouvelles du monde jusqu'à la 116^e Rue. Puis il parcourt à pied les sept cents mètres qui le séparent de son domicile. Il effectue ce trajet matin et soir, sous le soleil d'été comme sous les pluies d'automne ou les tempêtes de neige qui battent les ciels d'hiver.

À 19 h 30, il retrouve sa femme et dîne en sa compagnie. Lali et Deepak n'ont dérogé à cette règle qu'une fois en trente-neuf ans. Lali en avait alors vingt-six, Deepak, fébrile, lui tenait la main dans l'ambulance, les contractions s'enchaînaient. Ce qui devait être le plus beau jour de leur vie marqua un drame dont ils ne reparlèrent jamais.

Une fille comme elle

Un jeudi sur deux, Lali et Deepak dînent en amoureux dans un petit restaurant de Spanish Harlem.

Deepak affectionne son existence routinière autant qu'il aime son épouse. Mais ce soir-là, alors qu'il s'installait à table, cette routine allait prendre fin.

*



2.

Le vol d'Air India s'achevait sur le tarmac de l'aéroport John Fitzgerald Kennedy. Sanji se leva pour attraper son sac dans le compartiment à bagages, se rua vers la passerelle, ravi d'être le premier à sortir de l'avion, et s'engagea à vive allure dans les coursives. Il arriva essoufflé dans la grande halle où s'alignaient les guérites de l'immigration. Un officier, peu affable, l'interrogea sur les motifs de sa visite à New York. Sanji répondit qu'il effectuait un voyage d'études et présenta la lettre d'invitation de sa tante qui se portait garante de sa solvabilité. L'officier ne prit pas la peine de la lire, mais releva la tête pour examiner Sanji. Moment d'incertitude où, sur un simple délit de faciès, tout visiteur étranger peut être conduit dans une salle d'interrogatoire avant de se voir renvoyé vers son pays d'origine. L'officier finit par tamponner le passeport, griffonna la date d'expiration de son droit à séjourner sur le territoire américain et lui ordonna de circuler.

Sanji récupéra sa valise sur le tapis roulant, franchit le contrôle des douanes et marcha vers le point de rendez-vous où attendaient les chauffeurs de limousine. Il repéra son nom sur la pancarte que l'un d'eux tenait en main. Le chauffeur le délesta de son bagage et l'escorta jusqu'à la voiture.

La Crown noire roulait sur la 495, se faufilant dans la circulation fluide à la nuit naissante, la banquette était moelleuse et Sanji, rompu par un long voyage, eut envie de somnoler. Son chauffeur l'en empêcha en entamant la conversation, alors que les tours de Manhattan se dessinaient dans le lointain.

– Affaires ou plaisir ? demanda-t-il.

– Les deux ne sont pas incompatibles, répondit Sanji.

– Tunnel ou pont ?

Le chauffeur rappela que Manhattan était une île, il fallait donc choisir par où l'atteindre, puis il assura que la vue depuis le Queensboro Bridge valait le court détour.

– Vous arrivez d'Inde ?

– De Mumbai, confirma Sanji.

– Alors vous finirez peut-être par devenir chauffeur, comme moi, c'est ce que font la plupart des Indiens qui débarquent ici ; d'abord les Yellow Cab, Uber pour les plus futés, et pour une petite poignée d'élus, une limousine comme celle-ci.

Sanji regarda le médaillon agrafé sur la boîte à gants. À côté de la photographie du chauffeur

étaient inscrits son nom, Marius Zobonya, et son numéro de licence, 8451.

– Il n’y a pas de médecins, d’enseignants ou d’ingénieurs polonais à New York ?

Marius se gratta le menton.

– Pas que je sache. Après tout, le kiné de ma femme est slovaque, concéda-t-il.

– Heureuse nouvelle qui me remplit d’espoir, j’ai horreur de conduire.

Le chauffeur en resta là. Sanji sortit son portable de sa poche pour consulter ses messages. Le programme de son séjour à New York s’annonçait chargé. Il était préférable qu’il se débarrassât tout de suite de ses obligations familiales. La tradition exigeait de remercier cette tante qui lui avait si aimablement adressé une lettre de recommandation, d’autant plus aimablement qu’il ne l’avait jamais rencontrée.

– Nous sommes loin de Harlem ? demanda-t-il au chauffeur.

– C’est vaste, Harlem, Est ou Ouest ?

Sanji déploya la lettre et vérifia l’adresse au dos de l’enveloppe.

– Au 225 East, 118^e Rue.

– Un petit quart d’heure, annonça le chauffeur.

– Très bien, allons-y, je me rendrai au Plaza après.

La voiture remonta la voie express bordant l’East River puis la Harlem River pour finir sa course devant un immeuble en brique rouge des années soixante-dix.

Une fille comme elle

- Vous êtes sûr que c'est là ? demanda Marius.
- Oui, pourquoi ?
- Parce que Spanish Harlem est le quartier portoricain.
- Ma tante est peut-être une Indienne de Porto Rico, rétorqua Sanji sur un ton ironique.
- Je vous attends ?
- S'il vous plaît, je n'en ai pas pour longtemps. Par prudence, il récupéra son bagage dans le coffre et avança vers le bâtiment.

*

Lali posa la marmite sur la table, souleva le couvercle, et le fumet se répandit dans la salle à manger. Deepak s'était étonné en rentrant de la voir habillée en sari, elle n'en portait jamais, mais qu'elle lui ait préparé son plat préféré le surprit encore plus. Elle le réservait aux soirs de fête. Le bon sens avait peut-être fini par rattraper son épouse. Pourquoi ne se régaler qu'en de rares occasions ? Aussitôt servi, Deepak commenta l'actualité du jour, il aimait faire un résumé circonstancié de ce qu'il avait lu dans le métro. Lali l'écouta d'une oreille distraite.

- J'ai peut-être oublié de te dire que j'ai reçu un appel de Mumbai, mentionna-t-elle en le resservant.
- De Mumbai ? répéta Deepak.
- Oui, de notre neveu.

Une fille comme elle

– Lequel ? Nous devons avoir une bonne vingtaine de neveux et nièces que nous ne connaissons pas.

– Le fils de mon frère.

– Ah, bâilla Deepak qui sentait le sommeil le gagner. Il va bien ?

– Mon frère est mort depuis vingt ans.

– Pas lui, ton neveu !

– Tu le constateras très bientôt.

Deepak reposa sa fourchette.

– Qu’entends-tu exactement par « très bientôt » ?

– La communication était mauvaise, répondit Lali d’un ton laconique. J’ai cru comprendre qu’il souhaitait passer du temps à New York et qu’il avait besoin d’une famille d’accueil.

– Et en quoi cela nous concerne ?

– Deepak, depuis que nous avons quitté Mumbai, tu me rebats tant les oreilles avec tes grandes tirades sur les splendeurs de l’Inde qu’il m’arrive parfois d’avoir l’impression qu’elle s’est figée dans le temps comme une peinture rupestre. Alors voici l’Inde qui vient à toi, tu ne vas tout de même pas t’en plaindre ?

– Ce n’est pas l’Inde qui vient à moi, mais ton neveu. Et que sais-tu de lui ? Est-il fréquentable ? S’il a besoin que nous l’hébergions, c’est qu’il doit être sans le sou.

– Comme nous l’étions en arrivant ici.

– Mais nous étions bien décidés à travailler, pas à squatter chez des inconnus.

– Quelques semaines, ce n'est pas la fin du monde.

– À mon âge, quelques semaines, c'est peut-être tout ce qu'il me reste !

– Tu es grotesque quand tu deviens mélodramatique. De toute façon, tu n'es pas là de la journée. Je me réjouis de lui faire visiter la ville, tu ne vas pas me priver de ce plaisir ?

– Et où dormira-t-il ?

Lali jeta un regard vers le bout du couloir.

– Il n'en est pas question ! s'insurgea Deepak.

Il posa sa serviette, traversa le salon et ouvrit la porte de la chambre bleue. Il l'avait peinte ainsi trois décennies plus tôt. Démonteur le berceau fabriqué de ses mains avait été l'expérience la plus douloureuse de sa vie. Depuis lors, il n'entrait dans cette chambre qu'une fois l'an, s'asseyait sur la chaise qu'il avait installée près de la fenêtre et faisait une prière silencieuse.

Deepak eut le souffle coupé en voyant la façon dont sa femme avait transformé la pièce.

Lali arriva dans son dos et l'entoura de ses bras.

– Un souffle de jeunesse ne peut pas nous faire de mal.

– Et il arriverait quand, ce neveu ? demanda Deepak, alors qu'on sonnait à l'interphone.

*

En attendant son invité sur le palier, Lali ajusta son sari et passa sa main sur ses cheveux relevés

en un chignon maintenu par un peigne de corne claire.

Sanji poussa la porte de l'ascenseur, il portait un jean, une chemise blanche, une veste taillée sur mesure et des chaussures de sport élégantes.

– Je ne t'imaginai pas comme ça, dit-elle un peu gênée. Tu es ici chez toi.

– J'en doute, grommela Deepak derrière elle. Je vais servir un thé à notre invité de passage, pendant que tu iras te changer.

– N'écoute pas ce vieux grincheux, intervint Lali. Deepak se moque de ma tenue, j'ignorais quel genre d'homme frapperait à notre porte. Notre famille était si conservatrice.

– L'Inde a pas mal changé. Vous m'attendiez ?

– Bien sûr que je t'attendais. Tu lui ressembles beaucoup, soupira Lali, en le regardant, j'ai l'impression de revoir ce frère auquel je n'ai plus parlé depuis quarante ans.

– Ne l'embête pas avec ces vieilles histoires, il doit être épuisé, intervint Deepak en escortant son hôte vers la salle à manger.

Lali revint après avoir troqué son sari contre un pantalon et une blouse, elle trouva les deux hommes attablés, échangeant quelques paroles de circonstance, non sans effort. Elle servit des biscuits, demanda à son neveu s'il avait fait bon voyage, et énonça tous les lieux qu'elle souhaitait lui faire visiter. Lali s'efforçait de parler pour deux, son mari étant peu disert. Sanji guettait le moment où il pourrait s'en aller sans être discourtois, il

musela un bâillement qui offrit à Deepak l'occasion d'annoncer qu'il était grand temps que chacun aille se reposer.

– Ta chambre est prête, annonça Lali.

– Ma chambre ? s'inquiéta Sanji.

Elle prit son neveu par le bras et l'entraîna vers la chambre bleue. Sanji regarda la pièce avec circonspection.

Sur un canapé-lit en velours à grosses côtes, Lali avait étendu des draps orangés, posé deux oreillers à fleurs et un patchwork cousu main. Elle avait aussi réquisitionné la console de l'entrée pour en faire un petit bureau d'appoint sur lequel elle avait disposé un pot en terre cuite rempli de fleurs en papier.

– J'espère que la décoration te plaira, je suis si heureuse de te recevoir chez nous.

Elle alla tirer les rideaux et lui souhaita bonne nuit.

Sanji regarda sa montre, il était 19 h 15. L'idée de sacrifier une junior suite au Plaza avec vue sur Central Park pour une chambre de six mètres carrés dans Spanish Harlem le terrifiait, et il chercha par quel subterfuge se tirer de ce guêpier sans infliger un affront à sa tante. Prisonnier de la bienséance, il appela le chauffeur, la gorge nouée, pour le prévenir qu'il n'avait plus besoin de ses services. Et en entendant couiner le canapé-lit sous ses fesses, il se mit à rêver au *king size* dans lequel il aurait dû s'endormir.



Au N° 12, Cinquième Avenue, Chloé ouvrait la porte de son appartement de deux cent cinquante mètres carrés. Elle posa ses clés sur le guéridon de l'entrée et avança dans le couloir. Avec ses photos accrochées aux murs, ce couloir était une véritable galerie de sa vie. Elle en aimait certaines, comme celle de son père à trente ans, avec sa chevelure épaisse et sa gueule d'Indiana Jones qui rendait folles ses copines de lycée, en détestait d'autres, comme celle d'une remise de médaille après une course à San Francisco où sa mère tirait une tête de cent pieds de long à la veille du jour où elle avait fait sa valise, et éprouvait une certaine nostalgie devant celle du chien qui avait fait partie de la famille quand ses parents et elle en formaient encore une.

Un rai de lumière provenait de la bibliothèque. Elle y entra en silence et observa son père. Sa chevelure était toujours aussi dense, mais sa rousseur n'était plus que cendre. Le professeur Bronstein, penché à son bureau, annotait des copies.

– Tu as passé une bonne journée ? questionna-t-elle.

– Enseigner le keynésianisme à une assemblée d'étudiants boutonneux est plus réjouissant qu'il n'y paraît. Et ton casting, demanda-t-il sans relever les yeux, concluant ?

– Je le saurai dans quelques jours si on me convoque à un second entretien, à moins que je

ne reçoive la sempiternelle lettre m'expliquant pourquoi je n'ai pas été retenue.

– Tu ne dînes pas avec Schopenhauer ?

Chloé regarda son père et recula vers la porte.

– Un tête-à-tête avec ta fille au restaurant te tente ? Je serai prête dans une demi-heure, ajouta-t-elle avant de se retirer.

– Vingt minutes ! lui cria-t-il.

– C'est le temps qu'il faut pour remplir la baignoire. Le jour où tu auras fait réparer la plomberie, je tiendrai tes délais ! entendit-il au loin.

Le professeur Bronstein ouvrit un tiroir, fouilla ses papiers à la recherche d'un vieux devis, et se désola devant le montant de l'acompte exigé. Il le remit en place et replongea dans ses corrections jusqu'à ce que Chloé frappe à sa porte... beaucoup plus tard.

– J'ai appelé M. Rivera, dépêche-toi.

M. Bronstein enfila sa veste et rejoignit sa fille sur le palier. La grille de l'ascenseur était déjà ouverte, Chloé entra la première dans la cabine, son père se faufila derrière elle.

– Deepak m'avait laissé entendre que vous ne sortiriez pas ce soir, s'excusa presque le liftier de nuit.

– Changement de plan, répondit Chloé, joyeuse.

Rivera actionna la manette, la cabine descendit.

Au rez-de-chaussée, il fit coulisser la grille et s'écarta pour laisser passer Chloé.

Dehors, le ciel était bleu nuit, la température douce.

Une fille comme elle

– Allons en face, chez Claudette, suggéra le professeur.

– Nous ne pouvons pas abuser indéfiniment de leur générosité, un jour il faudra bien régler notre ardoise.

– Indéfiniment non, mais encore quelque temps, oui, et puis tu vas être contente, j'ai payé l'épicier aujourd'hui.

– Dînons plutôt chez Mimi, je t'invite.

– Tu es allée demander de l'argent à ta mère ?
questionna M. Bronstein, soucieux.

– Pas exactement, je lui ai rendu visite, nous devons passer un moment ensemble, mais elle était occupée à faire ses valises. Son gigolo l'em-mène au Mexique, enfin, c'est plutôt elle qui l'em-mène. Alors pour se faire pardonner, elle a sorti quelques billets de son sac, en me suggérant vivement d'aller acheter des vêtements.

– C'est peut-être ce que tu aurais dû faire.

– Quoique je porte, ce n'est jamais à son goût, alors que toi et moi partageons celui de la cuisine française, dit-elle en descendant l'avenue.

– Pas si vite, je suis à pied, moi ! protesta M. Bronstein. Et arrête d'appeler Rodrigo ainsi, ils vivent ensemble depuis quinze ans.

– Il en a vingt de moins qu'elle et elle l'entretient.

Ils longèrent Washington Square Park et descendirent Sullivan Street. M. Bronstein entra chez Mimi, une hôtesse les accueillit, annonçant à haute voix que leur table était prête. Pourtant, une dizaine de clients attendaient au bar... Les habitués

bénéficiaient de certaines faveurs. Le professeur s'installa sur la banquette et, pendant qu'un serveur ôtait la chaise en face de lui pour laisser place au fauteuil de Chloé, elle s'approcha d'un couple qui ne les avait pas quittés du regard.

– C'est un modèle Karman S115, une édition limitée. Je vous le recommande vivement, il est très confortable et se plie facilement, précisa-t-elle avant de rejoindre son père.

– Je vais prendre les gnocchi à la parisienne, et toi ? demanda-t-il d'un air crispé.

Elle préféra une soupe à l'oignon et commanda deux verres de pomerol.

– Lequel de vous deux a posé un lapin à l'autre ? questionna M. Bronstein.

– De quoi parles-tu ?

– Tu m'as dit ce matin que tu rentrerais tard et je t'ai entendue fouiller dans ta penderie pendant un long moment.

– Une soirée entre filles, mais après mon audition j'étais si fatiguée que...

– Chloé, je t'en prie !

– Julius est débordé, j'ai juste pris les devants.

– S'appeler Schopenhauer quand on est prof de philo vous oblige à la plus grande rigueur, je suppose ! ironisa son père.

– Tu veux bien changer de sujet, s'il te plaît, papa ?

– Qu'est devenue cette femme dont tu t'occupais ? Si je me souviens bien, son compagnon la traitait comme un accessoire. Tu m'expliquais il n'y a pas si longtemps que le comportement de

cet homme était la cause de son malheur et, paradoxalement, la source de son bonheur.

– Ce n'est pas ce que je t'ai expliqué, en tout cas pas comme ça. Elle souffre d'un genre de syndrome de Stockholm, elle se considère si peu qu'elle se sent redevable de l'amour qu'il lui porte.

– Tu lui as suggéré de le quitter pour quelqu'un de plus aimable ?

– Mon rôle se limite à écouter mes patients et à les aider à prendre conscience de ce qu'ils expriment.

– Tu as au moins trouvé comment résoudre son problème ?

– Oui, j'y travaille, en lui apprenant à être plus exigeante, et elle fait beaucoup de progrès, mais si tu cherches à me dire quelque chose, sois plus direct.

– Simplement que tu ne dois pas être moins exigeante qu'une autre femme.

– C'est ta façon de changer de sujet ? Toi, tu souffres du syndrome du père jaloux.

– Tu as peut-être raison, si j'avais pu te consulter avant que ta mère ne me quitte... mais tu n'avais que treize ans, soupira le professeur. Pourquoi t'acharnes-tu à courir les castings alors que tu excelles dans ce que tu fais ?

– Parce que je débute ma carrière de thérapeute, que je n'ai que trois patientes et que nos caisses sont vides.

– Ce n'est pas à toi de subvenir à nos besoins. Si tout se passe bien, je signerai bientôt un cycle de conférences qui remettra nos finances à flot.

Une fille comme elle

– Mais qui t'éloigneront et t'épuiseront, il est temps que je redevienne autonome.

– Nous devrions déménager. Cet appartement est au-dessus de nos moyens, les charges nous accablent.

– Je me suis reconstruite deux fois dans cet appartement, quand nous avons quitté le Connecticut et après mon accident, et puis c'est là que je veux te voir vieillir.

– Je crains que mes vieux jours ne soient déjà là.

– Tu n'as que cinquante-sept ans, les gens qui nous observent sont convaincus que nous sommes un couple.

– Lesquels ?

– À la table, dans mon dos.

– Alors comment sais-tu qu'ils nous regardent ?

– Je le sens, c'est tout.

Les soirées entre Chloé et son père s'achevaient souvent par un petit jeu qu'ils pratiquaient avec un plaisir complice. Silencieux, ils se regardaient fixement et chacun devait deviner ce que l'autre pensait, en l'orientant par de simples mimiques ou des mouvements de tête. Leur manège passait rarement inaperçu auprès de leurs voisins de table. Rares instants où Chloé savourait qu'on l'observe, car alors c'était elle que l'on regardait et non son fauteuil.

